



## Entretien avec Howard

---

*Cyril Calvo*

Providence, Rhode Island.

James descend du bus et longe l'avenue principale. La ville, en plein essor économique, donne l'impression d'une véritable fourmilière. Les rues grouillent de gens pressés se faufilant anarchiquement entre les voitures flambant neuves puis se bousculant sur les trottoirs aux échafaudages approximatifs. De nombreuses maisons se construisent çà et là ; on écroule à coups de masse les plus délabrées pour laisser place à de nouvelles demeures cossues. James cherche à interpeller un riverain mais personne ne le remarque : ici, il n'est qu'un étranger de plus. Il décide de s'enfoncer dans une ruelle perpendiculaire et vient frapper à la porte d'une maison en pierres apparentes. Alors qu'il venait de tourner les talons faute de réponse, la porte finit par s'ouvrir. Une voix rauque s'élève et le pousse à se retourner. Silhouette immense, visage terrifiant et regard noir, l'homme sur le seuil l'observe avec méfiance. Le petit documentariste fraîchement sorti de sa bibliothèque, lunettes rondes enfoncées sur le nez et veston élimé sur les épaules, ne pèse pas lourd face au colosse. Timidement, il demande son chemin : « 454 Angell Street ». L'expression de son interlocuteur change instantanément, son visage trahit une nervosité extrême. Il pointe de l'index une rue adjacente et claque la porte aussitôt.

James se dirige vers l'endroit indiqué. Cela fait tellement longtemps qu'il prépare ce voyage : dix ans qu'il s'est lancé dans cette aventure insensée, alors qu'il sortait à peine de l'adolescence. Aujourd'hui, le dénouement va enfin avoir lieu. Il va savoir si ses recherches ont un sens, si son travail lent et obstiné n'a pas été vain ; il a consenti à trop de sacrifices, s'est coupé de tant de proches lui ayant répété qu'il faisait fausse route, que l'échec n'est pas une possibilité. À ce stade, les conséquences d'un désastre seraient telles qu'il sait qu'il ne s'en remettrait pas. Contrairement aux précédentes, cette rue est étrangement déserte. Il s'arrête net devant la maison qui fait l'angle : un panneau « À vendre » a été fixé de biais sur la grille métallique basse. Il lève les yeux et reconnaît immédiatement la bâtisse : elle est exactement comme on la lui a décrite, comme il l'a imaginée.

C'est une vaste demeure familiale au toit sombre et pentu, encadrée de deux grands arbres malingres, dont la façade de brique claire est trouée par sept hautes fenêtres aux volets clos. James monte les premières marches de pierre, puis celles du perron conduisant à la terrasse en bois protégeant l'entrée, jadis d'un cachet certain et désormais rongée de mousses humides. À l'évidence, plus personne n'entretient la propriété : mauvaises herbes et feuilles mortes décomposées noircissent la pelouse laissée à l'abandon. Le plancher de la terrasse grince sous ses pas ; il réprime un tremblement et s'approche de la porte imposante. Fermée à clef. Les mains moites, envahi par une excitation étrange, le jeune homme décide de faire le tour de l'habitation. Derrière, il n'y a qu'une petite porte bien moins épaisse, fendillée dans sa partie supérieure, qui l'empêche d'accéder à la maison. Il attrape une pierre et brise la poignée ronde en quelques coups.

L'odeur de poussière transperce ses narines dès son entrée : il se repère tant bien que mal dans l'obscurité, traverse la cuisine, néglige le salon et se dirige vers la pièce qui l'intéresse — la chambre du fils. Il se tient fermement à la rampe du large escalier, de peur de trébucher sur une marche moins solide que les autres, et arrive sur le palier encombré de vieux meubles et de tableaux familiaux. Sur chacun d'entre eux, le jeune fils trône au centre de la représentation, tel un enfant roi. Un élément attire son attention : le garçon affiche toujours la même expression, un sourire forcé, dissimulant un mal-être profond, qu'il semble porter comme un masque de cire. James ne peut s'empêcher de sourire à son tour. Il pousse la porte de la chambre et entre dans la pièce au sein de laquelle ne filtrent que quelques rais de lumière. Le mobilier figé par le temps, recouvert d'une épaisse couche de poussière cendreuse, le glace un instant. Il reprend ses esprits et installe deux fauteuils face à face, avant de tirer une fiole de la poche de sa veste. Elle contient un liquide mousseux aux teintes rosâtres, qu'il verse sur l'un des fauteuils avec grand soin. Il s'assoit sur l'autre, ôte son veston et demeure là un long moment, silencieux et prostré. Quand un filet de fumée grise s'élève du fauteuil voisin, à l'emplacement où le liquide s'est répandu sur le cuir, des mots gutturaux et incompréhensibles sortent soudain de sa bouche. Il ne parle pas : il psalmodie. Ce cérémonial, James l'a répété tant de fois dans sa chambre, assis sur le plancher à la seule lumière d'une chandelle. Il ne peut plus faire machine arrière. Il le sait, l'instant de vérité est proche.

Quand il achève le rituel, son cœur bat si fort qu'il pourrait implorer. James s'enfonce dans le fauteuil, transpirant et épuisé, en fixant la sombre fumée qui s'élève

de l'autre fauteuil, toujours plus épaisse. Le liquide a totalement disparu, c'est maintenant qu'il va savoir s'il a vu juste. Il ferme les yeux, incline la tête contre le dossier du fauteuil. Tout à coup la pièce se trouve plongée dans l'obscurité complète : la fumée s'est irisée, a pris une couleur de jaspe, elle monte, grossit, englobe tout le fauteuil à présent, le jeune homme retient sa respiration... Il ne peut qu'attendre, observer la fumée qui lentement se dissipe, se déchire en lambeaux et laisse apparaître, lentement, une silhouette fantomatique... Il n'en croit pas ses yeux : l'expérience a fonctionné !

Le spectre incertain qui lui fait face le contemple avec stupéfaction. La lueur plus claire de ses yeux vacille comme la flamme d'une bougie ; James s'enfonce dans le fauteuil, les mains crispées sur les accoudoirs.

— Du calme, Howard, lance-t-il d'une voix hésitante.

L'apparition se stabilise, ses pupilles de phosphore se fixent sur lui.

— Vous vous prénommez Howard, c'est exact ?

Silence.

— Vous me comprenez ? Howard ! How...

— Pour être exact, c'est Howard Phillips.

Le silence encore. James reste interdit.

— Je... je suis très heureux de pouvoir vous parler, parvient-il à dire dans un balbutiement.

— Qui êtes-vous au juste ? Et pourquoi sommes-nous dans la chambre de mon enfance ?

— Je... Je ne peux pas tout vous dire maintenant. Vous pourriez réagir de manière imprévisible.

— La maîtrise de l'esprit est une de mes qualités.

— Je le sais. Que ressentez-vous, Howard ? Je peux vous appeler « Howard » ?

— Oui. C'est bizarre, je ne ressens rien. J'ai l'impression d'être avec vous et ailleurs à la fois. Je reconnais cet endroit, j'ai conscience d'être en face d'un étranger, mais je n'ai aucune sensation physique. Comme si j'observais la scène en dehors de mon propre corps...

James ne s'attendait pas à une remarque pareille si rapidement. Il essaye de ne pas laisser transparaître son inquiétude : Howard ne doit pas apprendre la vérité de manière trop brutale.

— Je m'appelle James, je suis bibliothécaire, et aussi un scientifique. Je pense être l'un de vos plus grands admirateurs.

— Ah ! Voilà ce qui vous amène ici. Mon travail vous intéresse ?

— C'est bien plus que cela ! Vos livres m'ont ouvert l'esprit, Howard. Votre vision du monde m'a totalement changé.

— Comment cela ?

— Vous avez guidé mes pas vers un autre univers. Je connais tous vos écrits, et j'ai compris ce qu'ils renferment, cette réalité cachée, si inquiétante, que vous décrivez dans vos chefs-d'œuvre !

— Je dois avouer que ces compliments me flattent. J'ai honte de le dire mais personne n'a jamais parlé ainsi de mes travaux.

— Vous êtes un incompris, Howard, du moins vous l'étiez... De nos jours, de plus en plus de gens comprennent ce que vous avez voulu dire. On redécouvre vos textes, on en saisit peu à peu l'importance et la portée...

— Comment cela, « de nos jours » ?

— En vous lisant, j'ai trouvé un sens à ma vie, toutes les réponses que j'attendais. J'ai compris que je devais découvrir d'où venait toute cette souffrance, ce monde maléfique et fascinant que vous avez si bien décrit...

— Mon ami, vous vous rendez compte que ce ne sont là que des histoires, des fantasmes et des allégories...

— Pas du tout !

— Vous m'inquiétez. Je croyais voir en vous un lecteur sagace, mais je commence à penser que vous êtes plutôt un fanatique.

— Un passionné, Howard ! Mes amis, ma famille, mes collègues m'ont pris pour un fou. Pourtant j'ai toujours persévéré. J'ai toujours cru en ma mission et j'ai dû faire des choix. Mais tous ces voyages entrepris, toutes ces années de recherche, n'ont pas été inutiles.

— Pardonnez-moi, James, mais j'ai vraiment du mal à vous suivre. De quelle mission parlez-vous ?

— Elle est très simple : prouver au monde que votre univers est une réalité. Vous n'êtes pas un écrivain mais un visionnaire. Vous déteniez la clef mais personne ne vous a entendu !

— Votre ton m'inquiète. J'aimerais mettre fin à cette conversation.

— C'est impossible, Howard. Vous êtes contraint de m'obéir.

— Comment ?

— Levez-vous !

— Mais pourquoi...

— Allez-y ! Essayez de vous lever !

Le spectre s'agite sur lui-même, traversé de filaments pâles, sans parvenir à se redresser.

— Que se passe-t-il ? Je suis paralysé !

— Howard, vous êtes là sans l'être véritablement.

— Je ne comprends rien !

— Voulez-vous vraiment savoir la vérité ?

— Faut-il que je vous supplie ? Je suis dans la demeure familiale, cloué à un fauteuil, dans la chambre qui m'a vu grandir. J'ai l'impression d'avoir été extirpé de mon sommeil, placé devant un inconnu, et d'être totalement impuissant...

— Je sais, Howard. Tout cela est insensé pour la plupart des habitants de cette planète mais pas pour nous. Le sommeil que vous évoquez est le terme adéquat. C'est exactement ça. Vous dormiez et je vous ai réveillé.

— Expliquez-vous...

— Votre « sommeil » était bien plus profond. Vous étiez...

— Vous plaisantez, j'espère ?

— Non, Howard. Je vous ai *ramené*. Cette époque n'est pas la vôtre : regardez autour de vous, comme tout a vieilli, comme le temps a passé...

— Je n'arrive pas à y croire... Comment avez-vous fait ?

— Tout était écrit. Il suffisait de décoder vos textes. Bien entendu, il m'a fallu du temps pour lire entre les lignes, trouver les bons passages et les interpréter...

— Mais je vous répète que toutes ces histoires étaient pure invention, pour la plupart tirées de mes rêves !

— Justement. La clef initiale se trouve dans ce mot : « rêve ». Vous avez rêvé tout cela, la question la plus importante est donc : pourquoi ? Qu'est-ce qui était à l'origine de ces rêves ?

— Vous voulez dire que de véritables messages se sont glissés dans mon esprit malgré moi ?

— Vous commencez à comprendre, Howard. Je vous le répète, vous étiez un visionnaire et personne ne vous a compris.

— C'est incroyable, je ne sais pas quoi dire... J'ai moi-même douté parfois de ma santé mentale. Comment avez-vous fait pour parvenir à cette conclusion ?

— J'y ai cru, tout simplement. Vos écrits sont des portes. Je les ai empruntées. J'ai voyagé dans votre univers et rencontré vos personnages.

— Impossible !

— Tout est réalité. Cachée mais réelle pourtant. Vous avez été un messager, le plus important de tous. Grâce à vous, je vais pouvoir révéler la vérité au monde : c'est pourquoi je tenais à m'entretenir avec vous pour vous remercier.

— Je n'en reviens pas, c'est proprement fabuleux ! Dites-m'en plus. Racontez-moi vos voyages, vos rencontres, vos recherches...

— Il m'est impossible de tout vous expliquer, le temps nous est compté. J'ai pu ramener de ce monde dissimulé divers artefacts, des poudres, des liqueurs, des grimoires, dont il a fallu que je comprenne ensuite le fonctionnement. C'est comme cela que j'ai pu vous ramener, mais votre présence ici n'est qu'éphémère. Je dois encore travailler sur le *modus operandi* pour que la transition soit définitive. Très bientôt, dès que j'aurai achevé mes recherches, la mort n'existera plus.

— James, je vous en prie, donnez-moi encore quelques minutes !

— Je suis impuissant hélas, ce n'est pas moi qui contrôle le temps. Ce paramètre me dépasse mais je vous promets que je vais y remédier.

— À quelle époque sommes-nous ? Qu'est devenue la société ? Que s'est-il passé depuis mon *départ* ? J'ai tellement d'interrogations...

— Soyez patient, Howard. Je peux seulement vous dire que nous sommes en 1960. La société a changé, elle ne vous plairait sûrement pas d'ailleurs... Votre œuvre, en revanche, jouit d'une grande renommée. On vous considère comme l'un des plus grands écrivains de votre génération.

— Mais vous êtes le seul à m'avoir compris...

Howard esquisse un sourire, comme à son habitude, puis disparaît dans un souffle, laissant derrière lui une fine brume mauve.

James, exténué, s'effondre sur le sol froid.

Il fait nuit quand le jeune homme revient à lui.

De cette expérience extraordinaire, il ne reste aucune trace ; cela pourrait aussi bien être un rêve, une hallucination.

Sur le chemin du retour, c'est avec la fébrilité de celui qui vient d'accomplir une découverte majeure qu'il imagine toutes les possibilités qui s'offrent à lui maintenant. Ses recherches vont prendre un tour nouveau, il percera grâce à elles les secrets les mieux enfouis de ce monde, jusque-là inaccessibles à l'esprit humain.

\*

Quelques jours plus tard, le corps inanimé de James fut retrouvé dans sa chambre, allongé au pied de son lit. La cause de sa mort ne fut jamais élucidée. De sa conversation avec l'écrivain disparu, rien ne put être mis à la connaissance de ses contemporains : dans ses effets personnels où abondaient livres d'occultisme et cahiers manuscrits, on ne retrouva aucune note, aucun rapport consignait ce dont il avait été témoin ce jour-là à Providence, Rhode Island.

L'année suivante, en 1961, la maison familiale fut détruite : elle emporta avec elle les derniers mystères de son hôte le plus illustre — Howard Phillips Lovecraft.